



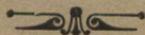
LE

ROSARET

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLIÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

— DU —

Couvent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. V, No 7. Juillet 1899



VIGNOBLES CANADIENS

Comté d'Essex, Ont.

ERNEST GIRARDOT & CIE, Propriétaires.

VIN DE MESSE approuvé par Son Eminence le Cardinal Taschereau, par Mgr Fabre et les autres évêques du Canada, employé dans presque tous les Evêchés de la puissance et aussi dans presque tous les collèges de la Province de Québec. VIN DE TABLE de 1^{re} qualité.

Satisfaction garantie. Nous expédions directement de nos caves. Pour prix et autres informations s'adresser à Messrs. J. L. Mentreuil. Lévis, ou à L. T. Trempe, Sorel, qui sont nos agents autorisés pour la Province de Québec.

ERNEST GIRARDOT & CIE.

SANDWICH, ONT.



E. LAMARCHE,

Bijoutier-
Opticien,

RUE CASCADES,

St-Hyacinthe.

Assortiment complet de Bijoux, Montres Horloges, Argenteries, etc.

Spécialité : Lunettes Or, Argent et Nikel.

🔧 REPARATIONS FAITES AVEC SOIN.

PHARMACIE OSTIGUY

195 RUE CASCADES

ST-HYACINTHE.

Téléphone No. 60.

— SPÉCIALITE —

Medicaments Français et Articles de Toilette.

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché,

ST-HYACINTHE.

M. O. DAVID & CIE,

Marchands-Tailleurs

84 et 86 rue St-Simon, St. Hyacinthe.



GRAND ASSORTIMENT DE

HARDES FAITES

Habillements Faits sur commande à court avis. Choix complet de Tweeds, Serges, Draps, etc. Chapeaux et Casquettes, Merceries, etc.

PAGNUELO FRERES,

EPICIERIS (Gros et Détail)

141 et 143 Rue Cascades, St-Hyacinthe, Que.



Epiceries, Provisions, Vins et Liqueurs,
Verreries, Quincailleries, Fruits,
Confiseries, Cigares, etc.

Bissonnet & Brodeur

Marc hands-Tailleurs

Assortiment complet de DRAPS,
SERGES, TWEEDS, etc. CHEMI-
SES, COLLETS, GANTS,
PARAPLUIES.

60 Rue St-François,
ST-HYACINTHE.

R. DUBORD, LIBRAIRE.

Livres de Piété et autres, Images de
toutes sortes et Articles de Piété.
Tapisseries, Rideaux, etc.

Spécialité: Encadrement d'Images.

135 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

Téléphone 79.

B. P. Boîte 258.

ODILON ARCHAMBAULT. PLOMBIER

Poseur d'Appareils de Chauffage à l'Eau Chaude et à la Vapeur,
APPAREILS A GAZ, Etc.,

273 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

Exécute toutes sortes d'ouvrages dans cette ligne, à des Prix Modérés
Tout ouvrage fait par lui-même. Satisfaction garantie.



J. T. LETELLIER & CIE

(SUCC. DE J. A. LETELLIER)

HORLOGERS, BIJOUTIERS ET OPTICIENS

L'assortiment le plus riche et le plus complet de Montres, Horloges,
Joncs de Mariage, Articles de Fantaisie, Argenteries, etc.
Réparations faites avec soin.

No 193 Rue Cascades,  ST-HYACINTHE, P. Q.

TEL. 233.
P.O.B. 186.

Bois de Service, Bois de Sciage

BARDEAUX, CLAPBOARDS, LATTES, BOIS DE CHAUF-
FAGE, CROUTES, DELIGNURES POUR
BOULANGERS.



ISIDORE LAPORTE,
136 Rue Girouard

Près de la Garejet sur le terrain du Grand-Tronc. 

N. P. VIENS,

Marchand au Detail de:

Fruits domestiques et importés

EPICERIE GÉNÉRALE, CONFISE-
RIE, LÉGUMES.

Coin des rues Cascades & Mondor

ST-HYACINTHE.

DESMARAI, SENECAL & CIE.,

Importateurs et Fabricants

d'Ornements d'Eglise,

Vases Sacrés, Chandeliers d'Autels,
Lampes de Sanctuaire, Banniè-
res, Drapeaux, Insignes, &c,

Chemins de Croix en relief, etc., etc.,

Agents pour la célèbre Huile
de 8 jours de Nice.

1663 rue Notre-Dame, MONTREAL.

LEONARD FRERES

MARCHANDS DE POISSON,

24 et 26 rue des Enfants Trouvés (Foundling)

PRÈS DE LA DOUANE, **MONTREAL, Que.**

Toutes sortes de Poissons Frais, Salés et Fumés

—TOUJOURS EN MAINS.—

Boite Postale 639.

Telephone Bell 1207.

SOMMAIRE

GRAVURE: Couvent des Dominicaines de Fall-River (vue prise du jardin)	198
La Chapelle " " (le maître-autel).....	202
" " " (le chœur des religieuses)	205
Intérieur de la Basilique St-Etienne de Jérusalem	220
A monsieur qui se souvient (Fr PAUL V. CHARLAND, des fr. prêch.)...	193
Les Dominicaines de Fall-River (SŒUR HENRI LUZO)	198
Rosa Mystica (FR. A. H. BEAUDET, des fr. prêch.)	206
Ste-Marie-Madeleine (FR. P. M. BELIVEAU, des fr. prêch.)	209
Quelques réflexions sur l'art et la poésie (A. DE ST-RÉAL).....	213
Le couvent et l'œuvre de St-Etienne à Jérusalem (FR. L. VAN BECE- LAERE, des fr. prêch.).....	217

NOUVELLES PRIMES

Moyennant la modique somme de 15 centins, nous enverrons à toutes les personnes qui nous en feront la demande, de nouvelles et plus magnifiques gravures du Rosaire, d'après les chefs-d'œuvres de la peinture. Ces gravures, qui ont été imprimées sur papier de luxe (*coated*), importé spécialement par l'établissement de la *Tribune*, forment une superbe collection artistique. Ces primes sont expédiées sous magnifique enveloppe cartonnée.

A VENDRE, au bureau du *Rosaire*, "Madame Sainte Anne"—par le R.-P. P.-V. Charland, des fr. prêch.
Prix : \$1.75.—Expédié franc-de-port.

LA TRIBUNE, St-Hyacinthe

— o —

Affiches, Cartes d'Affaires, Circulaires, En-têtes de
Compte, En-têtes de Lettre, Pamphlets,
Programmes, Enveloppes, &c.,

—

Impressions de luxe en or et en couleurs

Lettres Funéraires imprimées à une heure d'avis.

Tel. Bell 61
Tel. Pare.

A. DENIS, Prop.

La Cie d'Eau Minérale de St-Hyacinthe

Propriétaire du célèbre **PHILUDOR.**

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

A Monsieur qui se souvient

De deux mains différentes mais sans doute sœurs, puisque la gauche ignore ce que la droite vient de donner, il m'arrive un article publié dans un journal de Québec, et signé en grandes majuscules : JE ME SOUVIENS.

La main droite dit : " N'allez-vous rien faire pour contenter ce Monsieur ? "

La gauche dit : " On veut lancer une pierre dans votre jardin. Comme j'ai grand peur qu'elle ne se rende pas même jusqu'au monastère, je vous la ramasse, et la fais parvenir au but. "

Merci, et d'autant mieux que ce n'est pas une pierre. Nous verrons tout à l'heure.

Venons d'abord à l'article. Quelque chose comme deux colonnes d'un côté, puis moyennant le crayonnage du correspondant qui signale un *verso*, on tourne, et l'on trouve encore quelque chose comme deux colonnes et demie ou trois colonnes.

Il y est parlé d'une relique de Madame Sainte Anne, (comme j'ai coutume de dire), beaucoup aussi de Monseigneur Marquis, P. A., qui l'a apportée de Rome en Canada ; enfin, un peu, un tout petit peu, du R. P. Paul Charland, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Mais citons plutôt, au moins quelques lignes.

Voici les premières—nous en aurons peut-être besoin :

" J'ai lu, avec un vif intérêt, l'article que vous avez consacré au pèlerinage de Sainte-Anne de Beaupré, dans votre journal du 27 mai. Permettez-moi d'y ajouter quelques lignes au sujet des trois reliques de Sainte-Anne, que possède ce sanctuaire célèbre. "

Après la réédition des documents qui se rapportent à la plus insigne de ces reliques, l'article ajoute :

“ Si, en terminant son rapport, Mgr Marquis avait demandé qu'on gardât à jamais le silence sur son nom, et ses efforts pour doter le sanctuaire de Sainte-Anne de la relique en question, on pourrait dire qu'il a été exaucé d'une manière presque miraculeuse. En effet, depuis 1892, on n'entend jamais parler de Mgr Marquis à Sainte-Anne de Beaupré.

“ Tout récemment, on enchâssait, dans un nouveau et très riche reliquaire, la relique apportée de Rome par ce prélat ; c'eût été, il me semble, une belle occasion de rappeler celui à qui on la doit avant tout autre ; mais, à la surprise d'un grand nombre, on s'est bien gardé d'en souffler mot. Je suppose qu'à Sainte-Anne, en secret, on prie bien fort pour Mgr Marquis, afin d'acquitter la dette de reconnaissance contractée envers lui, mais, à l'extérieur, il n'en paraît rien : la main gauche ignore ce qu'a reçu la main droite. En 1898, le révérend Père Charland, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, a publié un volume de cinq cents pages et qui a pour titre : “ Madame Sainte Anne. ” — Croiriez-vous qu'il a trouvé le moyen de ne pas citer une seule fois le nom de Mgr Marquis dans tout ce volume ? C'est un vrai tour de force, — pour ne pas dire autre chose.

“ Si Mgr Marquis pouvait être blessé de l'ingratitude qu'on lui témoigne en certains quartiers, il pourrait se consoler en pensant que la très grande majorité des gens qui le connaissent savent apprécier ce qu'il a fait, non-seulement pour Sainte-Anne de Beaupré, mais pour tout le Canada.”

Puis le mot de la fin :

“ Dans une prochaine édition de son grand ouvrage, le R. P. Charland pourra avec grand avantage citer ce document et quelques autres aussi.

“ Veuillez croire, monsieur le directeur, etc.

(Signé) JE ME SOUVIENS.

Donc, le grand grief, c'est que le R. P. Charland, des Frères Prêcheurs, n'a pas nommé une seule fois dans son “ grand ouvrage ” (le tiers, s. v. p., le tiers seulement

de son " grand ouvrage "), un personnage qui méritait de l'être (d'être nommé).

Est-ce vraiment tout, déjà tout? Pas possible! Avec de meilleures lunettes, sans doute, on en verra bien d'autres, des incongruités, des absurdités, des fautes impardonnables, des tours de force, quoi! " pour ne pas dire autre chose."

En attendant, j'ai fait une omission. Pour commencer par le plus pressé, si les amis de Monseigneur—car je ne puis pas croire que Monseigneur lui-même m'accuse—si, dis-je, les amis de Monseigneur jugent que j'ai fait une faute, qu'ils daignent se donner la peine de me convaincre de la chose, et fallut-il demander pardon en public, me traîner à genoux jusqu'à St Célestin ou ailleurs, je le ferai volontiers. L'Ordre des Frères Prêcheurs nous conseille de faire pareilles choses, quand c'est nécessaire, ou utile, ou édifiant!

Pour le moment, je reprends cet article, et dès la première phrase, je ne sais quelle tentation de fou-rire, " pour ne pas dire autre chose," s'empare de ma plume.

Quoi donc! cher Monsieur, vous *avez lu avec un vif intérêt*, c'est-à-dire que vous absolvez, approuvez, recommandez, jugez hautement un article qui a paru quelque part le 2 mai, et vous demandez la permission d'ajouter quelques lignes sur les trois reliques de Sainte Anne que possède le sanctuaire de Beaupré! Mais l'article ne mentionne donc même pas les trois reliques? Mais cet article, publié six mois après mon " grand ouvrage," loin de combler une lacune, ne parle donc même pas des choses principales—car passe encore, à la rigueur, qu'un nom soit omis—pourvu qu'un fait ne le soit pas! Mais serait-ce à ceux qui précèdent, de compléter, plutôt qu'à ceux qui suivent? Mais comment donc avez-vous pu lire avec tant d'intérêt un article où il n'est même pas question du fait, ni encore moins du personnage, qui visiblement, bien plus que le fait, met de l'encre dans votre plume? Dans la mienne, je vous le répète, il y a une tentation de fou-rire, " pour ne pas dire autre chose " et de grâce, ne vous inquiétez pas de savoir ce que c'est que cet " autre chose." Cherchez plutôt des lacunes, des taches encore, et si vous voulez, jusque dans le Soleil. Vous avez chance d'en trouver.

Donc, il y aurait d'abord au moins ceci pour me consoler, et me faire entrevoir un pardon possible : qu'un autre, qui n'est pas de l'Ordre des Frères Prêcheurs, a fait, six mois après moi, la même omission grave que moi, et que, lui, on le lit avec intérêt.

Il y a autre chose. Il y a le bon sens de Monseigneur lui-même. Mon " grand ouvrage," et surtout ce chapitre auquel on réfère, est—autant que je me souviens, car croiriez-vous que je n'ai pas mon livre chez moi?—une brève constatation de faits, une énumération rapide des reliques de Sainte-Anne que le monde possède, et puisque partout les noms, les individualités s'y effacent, pourquoi, tout d'un coup, avant de finir, aurais-je cité un nom désigné, une individualité, qui d'ailleurs avait empli la presse et les 55,000 numéros des *Annales de Sainte Anne*, il y a quelques années? un nom que d'ailleurs encore, nul n'a oublié, quoique vous en disiez, mon cher monsieur.

Il y a autre chose : la modestie de Monseigneur. Pourquoi mon ami, vous emballer en une tirade, que, selon mon humble manière de juger, Monseigneur lui-même doit juger compromettante, sinon pour vous, qui n'avez peut-être rien à perdre, du moins pour lui, qui doit sentir combien la modestie sied aux grands ! Une relique ! une relique insigne ! ! une relique insigne de Madame Sainte Anne ! ! ! On l'apporte à genoux de Rome ici ; on la dépose en sa vraie demeure, à Sainte-Anne de Beaupré, puis on va se cacher derrière une colonne pour pleurer son dernier adieu, et demander à la bonne sainte, à l'humble sainte qui, de son vivant, et longtemps après sa mort, n'a pas voulu qu'on parlât d'elle,—que de soi, non plus, nul ne parle jamais !

Hélas ! comme ce sera un mystère ce que je dis en ce moment, et comme des gens qui lisent " avec intérêt," des articles sur Sainte Anne sont encore loin de comprendre ce que Sainte Anne leur demande ! Mais rien que cela ! Messieurs, un peu de modestie, un peu de bon sens, pour au moins lui ressembler un peu !

J'écrirais des pages ! c'est si facile, en somme, et, à preuve, les colonnes de journaux !

Je me borne à ces deux réflexions qui précèdent et au remerciement qui va suivre.

Oui, mon cher inconnu, peut-être mon illustre incon-

nu, merci, merci, oui vraiment et de tout mon cœur, merci du service que vous me rendez. Comprenez-vous? je ne sais. Mais merci, vous dis-je, et j'espère que vous finirez par me comprendre. Merci pour votre petit mot de blâme, et merci à la bonne Sainte Anne qui a daigné se servir de vous pour m'offrir ce pain bénit, un vrai pain bénit en effet. Comprenez-vous? Vous allez voir. Les amis qui se sont donné la peine de m'écrire des compliments ou d'en écrire pour le public, ne m'auront jamais fait tant de bien! Vous ne comprenez pas? Alors écoutez donc un peu. Ce ne sera pas long. Vous le savez sans doute, le monde est ainsi fait qu'il se méfie également du blâme et des compliments : des compliments, parce que d'ordinaire, ils se paient tant la ligne et ne sont pas toujours sincères ; du blâme, parce que le blâme provenant souvent d'une susceptibilité froissée ou de quelque autre sentiment tout aussi peu avouable, n'est pas toujours mérité.

Quant à moi, entre les deux, mon cœur ne balance pas, et à tout prendre, je préfère le blâme. Je le préfère, parce que je crois connaître un peu le monde, moi aussi.

Soit esprit de contradiction, chose assez commune, soit plutôt et assez souvent, sens profond et expérience des petites misères de la vie, le monde sent le besoin de dire non où il est dit oui, et *vice versa*. On loue un homme, mais tout le monde peut être loué, et, en général, cela passe. On blâme un homme, mais tout homme n'a pas l'honneur d'être blâmé, et alors, cela ne passe pas aussi vite. On se dit : " Mais pour blâmer un homme, il faut le connaître ; pour le connaître il faut s'être occupé de lui ; et s'il s'agit de quelqu'un qui a fait un livre, il faut s'être donné la peine de feuilleter son livre, de fouiller, de chercher jusqu'au rez-de-chaussée des pages, et c'est donc que la chose en vaut la peine ? "

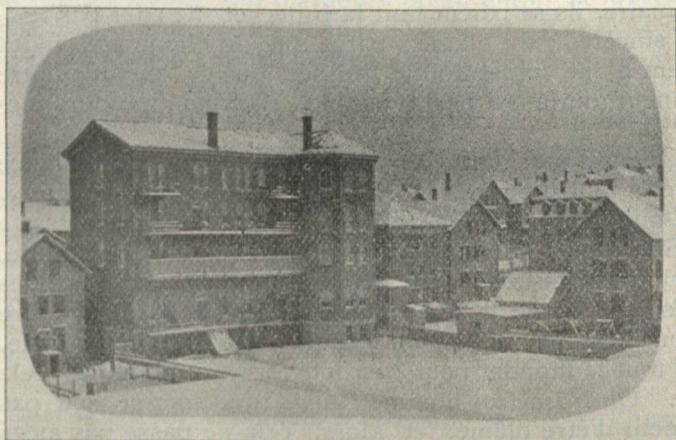
Vous avez enfin compris, Monsieur, qui vous souvenez, et Dieu veuille que vous vous souveniez d'avoir compris une fois. Pour moi, je me souviendrai aussi toujours que, par ce temps de fortes chaleurs, de sports, de cirques, et de doux nonchaloir, un monsieur a pris dans ses mains mon gros volume qui pèse trois livres et demie, a trouvé du mal à en dire, et donné peut-être à dix ou quinze lecteurs la tentation de voir s'il dit juste ou non.

Jamais compliments ne m'auront tant valu ! et en vérité, vous aussi, mon bon Monsieur, et sans même vous en douter, vous avez fait un vrai tour de force, " pour ne pas dire autre chose."

Pour l'avenir cependant, comme j'ai peu de temps à perdre, honorez-moi seulement de votre indifférence.

FR. PAUL-VICTOR CHARLAND,
des Fr.-Prêch.

Lewiston, 12 juin 1899.



LE COUVENT DES DOMINICAINES DE FALL-RIVER
(Vue prise du jardin.)

Les Dominicaines de Fall-River

En avril 1891, les RR. Pères Dominicains de Lewiston, désirant des religieuses pour leur paroisse, s'adressèrent par l'entremise du Rév. Père Spencer, alors Provincial aux Etats-Unis, à une communauté de Dominicaines de langue anglaise, établies depuis peu à Kansas City, Mo. La proposition d'établir une maison à Lewiston fut acceptée. Dans les derniers jours de juin, deux des Sœurs se mirent en route pour New-York où le Rév. P. Mothon,

alors supérieur de Lewiston, leur avait ménagé une entrevue avec la supérieure d'une communauté française, qui à ce moment était de passage en Amérique. Là, elles devaient s'entendre sur la fusion des deux nationalités et sur les moyens à prendre pour une fondation française à Lewiston. Le rendez-vous manqua. Nos Sœurs étant en route se rendirent à Lewiston, pour voir le Rév. P. Mothon lui-même. Mais, sans doute par suite de quelque malentendu, le R. P. Mothon était en France où déjà il avait demandé et obtenu les Dames de Sion.

Nos Sœurs reprirent donc la route de leur couvent, non sans s'arrêter quelque peu à Fall-River, suivant le conseil des Pères de Lewiston. A quelque temps de là—c'était le 2 août, fête de la bienheureuse Jeanne d'Aza, les Pères de Fall-River s'entretenaient de leur paroisse qui allait s'agrandissant et de la nécessité d'avoir de nouvelles écoles. On songeait à donner une nouvelle maison aux Sœurs de Ste Croix, qui étaient déjà chargées de l'éducation des enfants, lorsqu'un des Pères soudainement inspiré s'écria : Pourquoi n'aurions-nous pas des Sœurs Dominicaines ? L'idée fut aussitôt acceptée. Le Rev. P. Esteva, supérieur, demande aussitôt les Sœurs de Kansas City pour l'ouverture des classes en septembre. Le petit incident du 2 août lui faisait ajouter : St Dominique, notre B. P., a voulu faire comme Notre-Seigneur : il laisse toujours commencer sa mère.—Les Sœurs, acceptant l'offre qui leur était faite, obtinrent les permissions nécessaires, et le 30 août, fête de Ste Rose de Lima, trois d'entre elles : la Rév. Mère M. Bertrand, Sœur Mary-Anna et Sœur M. Catherine se mirent en route pour Fall-River. Elles y arrivèrent le 4 septembre. Une maison avait été louée et préparée pour elles par les Pères. Cette maison est agréablement située ; la vue donne sur la mer. Les nouvelles arrivées s'installèrent dans ce "couvent temporaire," puis se mirent courageusement à l'œuvre. La tâche était ardue, car l'enfance avait manqué de bien des soins, du moins dans certaines localités.—Le Rév. Père Estera avait fait bâtir depuis peu une chapelle dans la nouvelle paroisse de St Dominique que desservaient les Dominicains. Le soubassement très vaste était divisé en grandes et belles classes. Ce fut là que les Sœurs com-

mencèrent leur apostolat et réunirent, dès les premiers jours, environ trois cents enfants.

La paroisse entière avait accueilli avec joie les " Sœurs blanches." Pendant longtemps elles furent assiégées, pour bien dire, par une foule de personnes désireuses de faire leur connaissance. Les enfants du voisinage, n'osant se présenter au parloir, trouvèrent pourtant le moyen de satisfaire leur curiosité. Un soir les Sœurs étaient à réciter l'office ; tout-à-coup elles aperçoivent, par une des fenêtres de la chapelle, une multitude de petites têtes penchées pour les regarder, du haut d'un arbre.

Dans la paroisse Ste Anne, dans une partie appelée King Philipp, une autre école était à se bâtir. Ce ne fut qu'en novembre que celle-ci fut prête à recevoir les enfants de cette localité. Les classes, toutefois, n'étaient pas encore pourvues de l'ameublement nécessaire : bancs, tables, tribunes, etc, puis les enfants, les garçons surtout, étant fort indisciplinés, l'ordre dans les premiers temps fut très difficile à maintenir. Au retour de leurs classes, les Sœurs, au lieu de se reposer, comme elles en avaient si grand besoin, étaient obligées de préparer elles-mêmes leurs repas, de faire le ménage et de recevoir les visites.

Aux contrariétés de tous les instants venaient s'ajouter de graves inquiétudes. Les Sœurs, en venant, avaient apporté une espérance, la même qu'avaient au cœur ceux qui les avaient appelées : jeter sur cette terre de Fall-River un nouveau noyau dominicain ; ouvrir une maison canadienne que l'on appellerait maison-mère, c'était là l'idéal entrevu.

L'entreprise était belle, mais, comme toutes les œuvres appelées à faire du bien, celle-ci eut à rencontrer au début de grandes difficultés.

Les Sœurs demandèrent à Monseigneur Harkins, évêque du diocèse de Providence, sous la juridiction duquel elles désiraient se placer, l'autorisation dont elles avaient besoin pour atteindre leur but. Monseigneur leur dit pour toute réponse qu'il avait résolu de ne jamais admettre sous sa juridiction une congrégation religieuse qui ne posséderait pas trois maisons..... Comment devenir tout d'un coup propriétaires de trois maisons ? L'obstacle était insurmontable. Allait-on pour cela renoncer à

toute espérance, abandonner l'entreprise ? Assurément non !

Pour les œuvres, toujours si pénibles, des fondations, Dieu sait choisir les âmes ; longtemps à l'avance il les prépare, puis un jour il les lance, dans cette arène, intrépides comme des lions ; les obstacles mêmes semblent ranimer leur courage.

La Révde Mère M. Bertrand, sans être élue canoniquement prieure, en exerçait les fonctions. C'était une de ces âmes fortes que depuis de longues années Dieu façonnait dans l'épreuve. Ce qui n'est pas sans paraître un peu providentiel, c'est que, née dans l'état de New-York, elle fut envoyée au Canada pour faire ses études chez les Dames du Sacré-Cœur de Montréal. Plus d'une fois, dans le cours de sa vie, elle se demanda pourquoi elle avait appris le français, n'ayant jamais l'occasion de le parler. Elle le comprit lorsque, trente ans plus tard, elle fut appelée à fonder une maison canadienne à Fall-River.

Un mois après l'arrivée des Sœurs, le R. P. Esteva fut rappelé en France. Ce ne fut pas sans regret que les nouvelles venues le virent s'éloigner. Il fut remplacé dans la charge de Supérieur par le R. P. Sauval. Celui-ci témoigna aussitôt à la petite communauté un intérêt non moindre que son prédécesseur. Depuis ce jour le T. R. P. Sauval n'a cessé d'être pour les Dominicaines de Fall-River plus que leur Supérieur : un Père tendre et dévoué.

Les Sœurs firent donc de nouvelles démarches auprès de Mgr l'évêque, démarches qui furent aussi infructueuses que les premières. On ne se rebuta pas. Les Pères Dominicains et leurs Sœurs semblaient ne faire qu'une âme, tant ils étaient étroitement unis dans une même sainte ambition. Les Révérends Pères Sauval et Cormerais furent ceux des Pères qui montrèrent un zèle et un dévouement infatigables. Les Pères et les Sœurs firent tour à tour et sans succès plus d'un nouveau voyage à l'évêché.

Trois Sœurs ne pouvaient évidemment suffire à l'enseignement des deux écoles fréquentées par un si grand nombre d'enfants. Plusieurs jeunes filles avaient donc été admises comme sous-maîtresses. Toutes désiraient se faire dominicaines.

Dans une nouvelle tentative auprès de Mgr l'évêque, les Sœurs lui firent part du pieux désir de ces jeunes per-

sonnes. Cette fois, elles revinrent, le cœur plus à la joie, car Monseigneur avait dit : " Puisque vous devez dépendre des Pères Dominicains, je n'exigerai pas pour vous trois maisons, deux suffiront. Quant à ces jeunes filles, ajoutait-il, vous ne sauriez vous assurer de leur vocation, si vous



CHAPELLE DES DOMINICAINES DE FALL-RIVER.
(Le maître-autel.)

ne les admettez à vivre de la même vie que vous, si vous ne les soumettez à une règle."

N'était-ce pas tout simplement autoriser l'ouverture du Postulat ? Mais ce Postulat, combien de temps durerait-il ? Quand et comment obtiendrait-on la permission

de donner l'habit à celles qui le désiraient tant ? Puis, ces deux maisons?... Comment surmonter tant d'obstacles ? Ce n'était pas sans une vague inquiétude qu'on se posait ces questions.

Malgré ces appréhensions pour l'avenir, ce fut bien joyeusement qu'on fit, le 1er janvier 1892, l'ouverture du Postulat. Les Pères s'étaient fait un devoir et un bonheur d'assister à la petite cérémonie qui s'ouvrit par le chant du *Veni Creator*. Après la bénédiction du St-Sacrement, les jeunes filles s'agenouillèrent à la porte de la chapelle, et reçurent des mains de la Révde Mère M. Bertrand le simple voile blanc de postulantes.

Selon une pieuse coutume établie dans l'Ordre, on fit ce même soir, dans le jeune noviciat, le tirage des "sentences." Celle qui échut à la Révde Mère M. Bertrand fut adoptée comme devise de la nouvelle communauté : "Le bien se fait sans bruit."

Le 20 mai de la même année, la jeune communauté était vivement éprouvée par la mort d'une des trois fondatrices. Sr M. Catherine Buren succombait à une maladie de poitrine à l'âge de 24 ans.

Le 12 août 92, deux Sœurs de Kansas City, Sr Philomène et Sr Gertrude vinrent rejoindre celles qui les avaient devancées. Quelques jours après, le T. R. P. Sauval présidait à l'élection d'une Prieure, d'une Sous-Prieure et d'une Maîtresse des Novices. Il présenta ensuite à Monseigneur Harkins la Règle des Sœurs du Tiers-Ordre cloîtré et enseignant établies en France, et celle de la Congrégation anglaise de Stone. Monseigneur choisit cette dernière pour notre communauté qu'il reçut en même temps sous sa juridiction, et nomma le T. R. P. Sauval son vicaire (sans plus faire mention des deux maisons.)

Après huit mois d'attente et de nouveaux obstacles surmontés, le 30 août, fête de Ste-Rose de Lima, cinq des huit jeunes filles qui avaient reçu le voile de postulante, furent admises à la prise-d'habit. Sa Grandeur Monseigneur Harkins présida lui-même la cérémonie. L'année suivante, à la même date, quatre seulement prononcèrent leurs vœux perpétuels.

La communauté, qui augmentait, se trouvant trop à l'étroit dans le petit "couvent temporaire," il fallut chercher un logement plus confortable. Dans les derniers

jours de décembre 92, la communauté fut transportée à une petite distance, dans une maison plus grande qui offrait d'assez belles salles, entre autres un noviciat situé au troisième où il y avait tout plein de lumière et de soleil. Mais au dehors l'œil ne pouvait découvrir ni un arbre, ni un gazon, ni une fleur ; de plus, le terrain était bas et marécageux. Aussi, dans les temps de fortes pluies, l'eau montait de plusieurs pieds dans le soubassement où nous avions dans les commencements cuisine, réfectoire, etc. La maison elle-même semblait alors flotter sur un petit lac. L'eau qui l'entourait de tous côtés en rendit plus d'une fois l'accès très difficile sinon impossible.

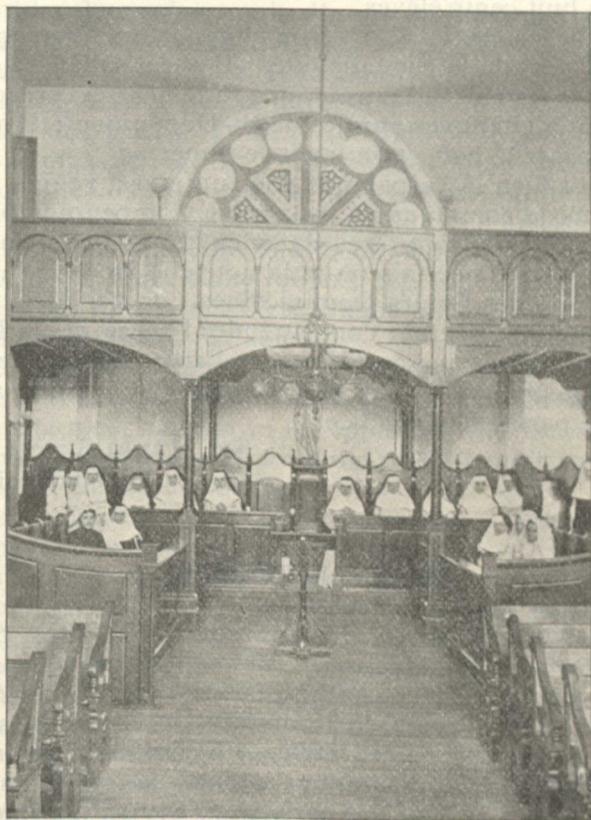
Le 4 avril 1894, les RR. Pères Sauval et Cormerais allaient à l'évêché soumettre à Monseigneur Harkins non-seulement les plans de l'église de la paroisse Ste-Anne et de leur couvent, mais aussi le plan d'un couvent pour les Sœurs Dominicaines. L'inquiétude les accompagnait. S'il y avait beaucoup à espérer de la grande bonté de Mgr l'évêque, il y avait aussi beaucoup à craindre du mauvais état des affaires et du peu de ressources des Sœurs pour faire honneur à leur dette. Monseigneur attendait nos Pères. Il les accueillit avec la plus grande bonté, examina les plans et donna son approbation avec pleine liberté d'agir le plus tôt possible. Il s'intéressa, non-seulement à l'œuvre en général, mais à la petite communauté d'une manière toute spéciale.

Le 10 avril, un terrain avoisinant la nouvelle église, très agréablement situé, était déjà acheté et les travaux commencés. Le R. P. Sauval venait ce jour-là nous dire tout joyeux : " Je viens de voir donner le premier coup de pioche."

Dans les derniers jours de février 1895, les Sœurs prirent possession de leur nouveau couvent. La bénédiction en fut faite solennellement, le 7 mars, par Monseigneur Harkins lui-même. Le même jour, il présidait dans notre chapelle à une autre cérémonie de prise-d'habit.

Depuis, Sa Grandeur a toujours montré beaucoup d'intérêt à la jeune communauté, et lui a donné dans l'occasion des preuves de sa bienveillance.

Le Couvent des Dominicaines de Fall-River comptera bientôt huit ans d'existence. La communauté ne se



CHAPELLE DES DOMINICAINES DE FALL-RIVER
(Le chœur.)

compose encore que de vingt-cinq membres, dont cinq Sœurs converses.

Les Sœurs ont pour mission l'éducation des enfants. Elles ont dans ce but une Académie, qui se développe assez rapidement, et deux écoles paroissiales fréquentées par plus de huit cents élèves.

En 1894, le T. R. P. Boulanger, alors Provincial de France, visitait la communauté. Il parut satisfait de l'esprit qui y régnait et l'encouragea fortement à prendre de l'extension, citant ces paroles de St-Dominique : Il ne faut pas entasser le bon grain, mais le semer.

C'est bien là l'espérance pour un jour à venir. Pour le présent la communauté est encore trop peu nombreuse. Les vocations se font rares dans les Etats-Unis ; puis, la mort a plus d'une fois visité la nouvelle fondation : dans le cimetière des Sœurs Dominicaines, on voit déjà s'élever cinq croix. Il faut donc attendre l'heure de la Providence ; attendre que ce rameau de l'arbre de St-Dominique soit assez vigoureux pour projeter son ombre dans quelque partie du Canada.

SR. HENRI SUZO,
Dominicaine.

ROSA MYSTICA.

La liturgie sacrée désigne souvent la Très Sainte Vierge sous le nom de rose. Cette poétique appellation n'est pas le fruit d'un enthousiasme aveugle, irréfléchi. L'Esprit Saint l'avait ainsi nommée autrefois par la bouche de ses prophètes ; et lorsque l'Eglise, s'inspirant des Livres Saints, la compare tour à tour à la rose qui s'élève dans Jéricho, à la fleur des rosiers aux jours du printemps, à la rose qui s'épanouit au bord des eaux, elle fait une juste application de ces paroles sacrées, elle leur donne leur vrai sens, le sens qu'elles avaient, qu'elles ont toujours dans la pensée divine.

Aussi bien y a-t-il en effet des harmonies intimes et profondes entre la rose, fleur de la terre, et la Vierge Marie, fleur des cieux.

La première analogie que l'on découvre entre une rose et Marie, c'est une analogie d'origine.

Où naît la rose ?

Où est née Marie ?

La rose naît parmi les épines. Et vraiment, cela étonne de voir une chose si gracieuse éclore sur un arbuste si peu attrayant ! Par quel hasard, par quel caprice de la nature, la fleur des fleurs s'épanouit-elle sur un buisson ? Le règne végétal a donc ses fantaisies, ses mystères plutôt.

Au jour de la chute, pour punir l'homme coupable, Dieu avait décrété que la terre pousserait désormais des épines et des ronces. Toutefois, comme pour tempérer l'effet de sa malédiction, il a permis que l'épine produisit la rose, qu'elle eût du moins ce mérite, cette utilité encore. Et qu'elle est belle, cette fleur, née de la compassion divine, éclore sous le souffle céleste au temps de l'épreuve ! Elle adoucit l'amertume de nos regrets, elle atténue la tristesse des souvenirs ! C'est comme un sourire de la bonté de Dieu dans nos malheurs.

Or, comme l'épine produit la rose, ainsi la Judée a germé Marie, *Sicut spina rosam, genuit Judaea Mariam*. Comme la rose naît parmi les épines, Marie est née dans un pays âpre et rugueux, au milieu d'un peuple qui était comme un champ de ronces.

La Judée est, au dire de tous ceux qui l'ont vue, un âpre pays, une contrée d'arides montagnes. Si le printemps sème ça et là, au fond des vallées ou sur le flanc des collines, des taches de verdure, l'ardent soleil vient bientôt dessécher cette fraîcheur, aspirer le suc des plantes, entraver la végétation. En somme, ce que l'on voit surtout en Judée, ce sont des rochers calcinés, des paysages brûlés du soleil, blancs de poussière.

Heureusement, la lumière orientale idéalise un peu l'âpre nature, jette une gloire sur toute cette aridité. Le profond azur du ciel où courent des teintes d'or met comme un velouté sur les contours des montagnes. Eh ! bien, s'il est merveilleux de voir la rose fleurir sur un buisson, il ne l'est pas moins de voir Marie,—créature idéale, beauté pure, chef-d'œuvre des moins divines, fleur radieuse, Marie vraiment digne, à cause de son immaculée vertu, de ses incomparables perfections, d'habiter un Eden,—de la voir naître dans un pays aussi aride, aussi peu séduisant que la Judée.

Et puis, voyez-les, ces Juifs d'il y a dix-neuf cents

ans. Pour les connaître, il n'y a peut-être qu'à regarder ceux d'aujourd'hui.

Ils sont orgueilleux, entêtés. Leur titre de race choisie, de peuple élu, privilégié, les rend pleins de suffisance. Ils se proclament fièrement enfants d'Abraham, peuple de Dieu, oubliant que leur superbe même les rend indignes des préférences divines. Ils se glorifient d'avoir gardé l'unité de Dieu.

L'orgueil a produit l'aveuglement de l'esprit, c'est pourquoi ils ont perdu le sens de la loi ; ils l'ont défigurée. Ils s'en tiennent à la lettre et négligent l'esprit ; ils réduisent tout le culte à un formalisme extérieur, ils mettent la perfection dans la pratique de ridicules et mesquines observances, oubliant ce qui en fait le fond, l'essence même, je veux dire la justice, la charité, la miséricorde ; ils interprètent faussement les prophéties antiques. Au lieu d'un messie miséricordieux, d'un roi de paix, ils attendent un triomphateur qui mènera la chevauchée judaïque à la conquête du monde.

L'orgueil a produit la corruption du cœur. C'est pourquoi, ils méprisent la sainteté des alliances, ils sont comme des sépulcres blanchis.

Ces Juifs sont encore avarés, cupides. Sous prétexte de longues oraisons, ils pillent la maison des pauvres. C'est un peuple de vendeurs, de brocanteurs, qui adorent la matière, qui se prosternent devant le veau d'or. Leur temple est devenu un marché, leur autel un comptoir. En vérité, ce peuple juif est comparable à un champ de ronces, à un buisson épineux, difforme et repoussant.

Or, voici que de ce peuple, par une disposition de la miséricorde infinie, sort une tige merveilleuse, une fleur de beauté, Marie

Marie, qui oppose à sa superbe une humilité profonde, Marie, héritière inconnue des rois, pauvre ouvrière, humble servante du Très-Haut, oublieuse d'elle-même, détachée de tout, ne se recherchant en rien, inconsciente de sa beauté, ne songeant qu'à glorifier Dieu

Marie, qui oppose à sa corruption sa pureté sans tache, à la plénitude de ses vices la plénitude de la grâce, Marie, si belle que Dieu même en sera ravi

Marie qui oppose enfin à son matérialisme grossier l'exemple d'une vie remplie de mystiques aspirations, de

désirs célestes, consacrée au culte divin, absorbée dans un rêve infini.

Au milieu de ce buisson d'épines qu'est la race juive naît la Vierge, véritable rose mystique, fleur des fleurs.

C'est donc à bon droit que l'Eglise chante : *Sicut spina rosam, genuit Judaea Mariam.* Et nous avons raison de dire tout à l'heure qu'il y a d'abord, entre la rose et Marie, analogie d'origine.

FR. A. H. BEAUDET,
des fr. prêch.

SAINTE MARIE-MADELEINE

La fête de Ste Marie-Madeleine que l'Eglise nous invite à célébrer le 22 juillet, a, pour l'âme chrétienne, des souvenirs suaves et des leçons précieuses : ce sont les parfums de Béthanie, c'est l'immense pitié de Jésus, c'est le miracle de l'amour humain purifié dans l'amour de Dieu.

Et pourquoi à cette fête de la pénitence le don mystérieux de remuer si profondément les cœurs ? Serait-ce donc qu'elle nous parle de nos propres misères, qu'elle nous révèle le secret de leur guérison ?

Quand une âme ardente a descendu le dernier degré du vice, quand elle a tout profané en elle, et qu'il ne lui reste plus que la honte, pour ne pas désespérer d'elle-même, il lui faut voir, glorieuse, dans sa pureté reconquise, une autre âme, une âme sœur, tombée comme elle, aussi bas qu'elle. A ces âmes déchues, dévoyées, l'Eglise offre un modèle de réhabilitation dans la personne de Marie-Madeleine, la pécheresse de l'Evangile. Cette femme avait connu du monde toutes les séductions, de la chair tous les enivremments, et, à l'école du vice, son front avait appris à ne plus rougir. Son déshonneur était public.

Arrivée à cet état d'avilissement, qui la relèvera ? Un miracle de la grâce ; et ce miracle, Jésus-Christ va l'opérer. La coupe d'infamie, il en fera un vase d'honneur.

C'était chez Simon le pharisien. Le Sauveur, toujours condescendant, avait pris place à la table du riche : Il attendait Madeleine ; elle vint, l'âme en proie au remords, elle vint, avec ses larmes et son parfum. Sur les

pieds du Maître, couverts encore de la poudre du chemin, elle verse les unes, elle répand l'autre, implorant son pardon. Mais elle, qui lavera son âme, qui l'embaumera aussi ?

Le pardon, il ne se fit pas attendre. Du cœur de Jésus, il monta vite à ses lèvres : " Beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé."

C'était la première parole de Jésus à Madeleine. Était-ce leur première rencontre ? Quelque jour, au milieu de ces foules nombreuses attirées par la prédication du Maître et le charme séducteur de sa personne, perdue, ignorée, Madeleine vit-elle tomber sur elle, si lumineux, si pénétrant, mais aussi divinement miséricordieux, le regard de Jésus ? Et ce regard si pur, tombé sur son âme encore fangeuse, y avait-il réveillé, avec un amour nouveau, une soif mystérieuse de pénitence jusqu'alors inconnue pour elle ? C'est chose probable. Sans cela comment s'expliquer ce parfum répandu, ces larmes pénitentes versées, cet acte d'humilité et ce désir du pardon.

La pénitence vraie naît de l'amour. On pleure l'offense faite à celui qu'on aime. Et quand l'offense s'adresse à la majesté infinie de Dieu, pour la laver, les larmes d'une vie entière ne suffisent pas. Pierre, le renégat du prétoire, Madeleine, la pécheresse de Béthanie nous le disent assez.

Mais ce regard du Sauveur, il se renouvelle souvent pour toutes les âmes pécheresses. Cependant elles sont rares, les admirables transformations ! Et pourquoi ? Hélas ! nous fuyons le divin regard, muette invitation au repentir, où le reproche pourtant, se voile sous une infinie tendresse ; et alors il ne descend pas jusqu'à notre âme, il ne la remue pas, ne la change pas.

Vous qui lisez cette page, écrite pour vous, vous vous rappelez peut-être cette rencontre mystérieuse du regard de Dieu, portant dans votre âme, trop oublieuse du ciel, un trouble salutaire, la pressant de se ressaisir elle-même et de se donner toute à Dieu. Qui que vous soyez, ne fuyez jamais ce regard du Sauveur. Apprenez de Marie-Madeleine la prompte docilité à l'appel de la miséricorde !

Désormais entre Jésus et la pécheresse pardonnée, il y aura une amitié toute divine, amitié audessus de la mort et des séparations, amitié inaltérablement fidèle, car la fi-

délité est le cachet de Dieu. Quand Jésus accorde à une âme élue cette insigne faveur, quand une fois cette âme a goûté l'ivresse de l'amour vrai, aucun amour humain ne peut plus la séduire. Et si parfois sur la route de l'exil, elle s'attache encore, c'est à la condition expresse qu'entre elle et l'être aimé, le premier et unique ami ait sa place.

Marie-Madeleine s'attache aux pas du Sauveur avec une constance infatigable. Ni les persécutions, ni les avanies prodiguées à son Maître ne découragent sa tendresse. Avec quelques pieuses femmes, elle l'accompagne partout dans ses courses apostoliques. Elles lui donnent, avec leurs deniers, le dévouement qui ne se lasse pas, l'affection éprouvée qui grandit toujours, voulant ainsi lui rendre moins pénibles et les fatigues de la route, et l'indifférence et l'ingratitude des hommes.

Béthanie est en grand deuil. Lazare, le frère de Madeleine, n'est plus depuis trois jours. L'amie du Maître pleure douloureusement. Mais voici que Jésus s'approche ; on le dit à Madeleine : " Le Maître est là, il vous demande." Elle se lève, s'élançe vers son divin ami, se jette à ses pieds. Pas une parole ne s'échappe de ses lèvres, mais dans l'angoisse de son regard qui supplie, Jésus peut lire un muet appel à sa toute puissance. Sous ce regard ami le Sauveur se trouble, des larmes montent à ses yeux. Il ne sait pas résister à la foi humble et pressante de ceux qu'il aime. Lazare est rendu à la vie et à l'affection de ses sœurs.

N'avez-vous pas des frères, des parents, des amis qui dorment un autre sommeil, le sommeil du péché ? Demandez par Madeleine à Celui qui est la résurrection et la vie de ramener ces pauvres âmes tendrement aimées.

" Six jours avant la Pâques, dit St-Jean, (1) Jésus vint à Béthanie où Lazare était mort et où il l'avait ressuscité, et ils lui firent là un souper. Marthe servait et Lazare était un des convives couchés avec lui." C'était chez Simon le lépreux, le même personnage sans doute que Simon le pharisien. Marie-Madeleine est là. Elle prend un vase d'albâtre plein d'un parfum de grand prix ; elle entre dans la salle du repas et brisant l'albâtre qu'elle tient dans ses mains, elle en répand la précieuse liqueur sur la tête du Sauveur.

A la première onction, on s'en souvient, le parfum

seul avait été répandu : pécheresse encore, ignorant les exigences de l'amour divin, elle ne savait pas encore le secret de se donner soi-même ; ici elle brise le vase : purifiée par trois années de pénitence et d'intime contact avec le Maître, elle sait maintenant toute la délicatesse de l'amour, et, avec le parfum de son âme, elle sacrifie le vase qui le contient.

Puis, enfin, c'est la croix et c'est le sépulcre. Au pied du Calvaire, à côté de la Vierge Mère et du disciple aimé, Marie-Madeleine est là. Anéantie, abimée dans l'immensité de sa douleur, elle enlace de son bras droit, presse contre sa poitrine la croix ensanglantée du divin Maître. Fidèle à l'amitié, elle a compris le devoir, cette fois-ci douloureux, et ce nous est un soulagement de la revoir à ce moment, alors que presque tous ont délaissé le Sauveur. Quand Dieu attache à la croix ceux que nous aimons, notre devoir, à nous aussi, est de nous tenir tout près d'eux, de les soulager si possible, au moins de les consoler par notre présence.

“ Le tombeau s'est ouvert au-dessous de la croix, ” mais il ne gardera pas longtemps les dépouilles sacrées du Fils de l'homme. Bientôt le souffle divin va les rappeler à la vie et laisser vide le sépulcre gardé. Et quand déjà le roc du tombeau a laissé sortir le corps transfiguré de Jésus, Marie-Madeleine l'assiège encore de ses larmes et de ses gémissements, lui redemandant l'ami disparu. “ Ils ont enlevé mon Seigneur, s'écrie-t-elle, et je ne sais où ils l'ont déposé. ” Et alors l'admirable scène de Jésus venant à elle et se faisant connaître en l'appelant comme autrefois à Béthanie, Marie, ... et elle, en se jetant aux pieds du Sauveur, Maître, s'écrie-t-elle. Voilà tout le secret de l'amitié : deux âmes se révélant dans un mot et s'unissant dans un amour unique. Voilà le dernier acte de la vie de Madeleine qui commence : Pécheresse, puis amante contemplative, il ne lui reste plus qu'à être apôtre. Elle le sera avec la même ardeur et la même foi. Partout elle annoncera le Maître et l'ami divin. Et quand la persécution l'aura chassée de Béthanie, Dieu alors la dirigera vers les rivages de la France, pour que sur cette terre prédestinée, — elle aussi l'amie de Dieu, — Marie-Madeleine vienne dans la prière et la solitude “ cacher les reliques bénies de son existence. ”

Ames choisies de Dieu, soyez apôtres à votre tour
Aux pauvres pécheurs, vos frères, annoncez le Dieu res-
suscité ; dites leur que par la pénitence et l'amour on se
relève, et qu'il est pardonné beaucoup à ceux qui aiment
beaucoup.

FR. P. M. B.
des fr. prêch.

Quelques réflexions sur l'art et la poésie

L'art n'est pas ce qu'on l'a fait trop souvent, une science qui calcule les combinaisons des phrases et des mots pour donner à des œuvres médiocres l'apparence de la vie et un rayonnement factice qui imite la splendeur du génie. L'art n'est pas l'opposé du génie. Il en est encore moins la servile imitation. L'imitateur du génie ne sera jamais qu'un insipide parodiste. Témoins : la *Henriade* et les *Odes* de Rousseau.

L'art c'est l'expression sensible de l'idéal. Son but c'est de reproduire le Beau. Mais le Beau est inséparable du Vrai, comme le rayon est inséparable de l'astre qui l'envoie, et le vrai est essentiellement bon. Ces trois choses sont distinctes mais indivisibles, comme les trois personnes éternelles dont elles sont l'image et les rayons.

Ainsi donc il y a deux parties distinctes dans une œuvre d'art, l'idéal qui représente l'âme, et la forme sensible qui correspond au corps. C'est l'intime union de ces deux éléments qui fait la vie de l'art. Cette vie est à la fois sensible et morale, comme la vie humaine : elle a le même but, elle doit être soumise aux mêmes lois.

Dieu, dans l'idéal, est le but de l'art, comme, dans le bonheur, il est la fin dernière de l'âme. Sans doute l'âme humaine tend nécessairement vers cet idéal : car l'idéal du génie n'est pas autre que celui de l'âme ordinaire. Toute intelligence est faite pour la vérité, toute imagination tend à la beauté, tout cœur aspire à la bonté. Aussi ne parlé-je pas de ces arpirations nécessaires et communes à tous les hommes. L'aspiration du génie est plus ardente, plus éclairée et plus sublime. Elle diffère essentiellement de

l'autre en ce qu'elle n'est pas déterminée par l'impérieuse nécessité de la nature, mais par le rayon de l'inspiration qui descend dans l'âme et lui montre dans une lumière plus parfaite et dans un jour plus ravissant cet idéal que nous poursuivons tous.

Dans l'ordre surnaturel, il faut à l'homme avant tout la grâce. Dans le monde intellectuel et artistique, il lui faut avant tout l'inspiration. Tout homme n'a pas reçu du ciel une constitution robuste ou l'âme d'un héros : de même tout homme n'a pas reçu une intelligence sublime. Mais, eut-il en lui-même cette lyre harmonieuse, si le doigt divin de l'inspiration n'en touche pas les cordes, elle ne rendra jamais des sons sublimes. Il aura le génie en puissance, comme au printemps le rosier garde sa fleur enveloppée dans ses langes. Pour que la fleur sorte et s'épanouisse, il lui faut le rayon d'en haut ; pour que le génie passe de la puissance à l'acte, il lui faut l'inspiration. L'inspiration est donc la première loi de l'art, comme la grâce la première loi de la vie morale, comme la lumière la première loi de la vie physique.

Qu'est-ce donc que l'inspiration ? Comment opère-t-elle ses effets merveilleux ? Serait-elle un rayon de la pensée divine qui vient illuminer l'intelligence de l'homme ? Vient-elle comme l'éclair en courant d'un pôle à l'autre, ou comme le soleil à ses heures marquées d'avance ? Réveille-t-elle chez tous les hommes les mêmes élans et les mêmes transports ? C'est là plus que nous pourrions dire.

Mais si l'inspiration ne nous a pas livré ses secrets sur elle-même, du moins ne peut-elle nous cacher ses effets. Si tôt que le rayon d'en haut tombe sur une âme, elle s'élançe avec une irrésistible ardeur vers l'infini. Le rayon du ciel, qu'on l'appelle grâce ou inspiration, donne à l'âme plus de force parce qu'il lui donne plus de lumière. Il accroît ses désirs et ses aspirations parce qu'il lui montre plus ravissant le but auquel elle tend.

De la disposition de l'âme par la grâce, naît le concours de la volonté de l'homme avec celle de Dieu. C'est la seconde loi de la vie morale. Ainsi au rayon de l'inspiration répond dans l'âme l'aspiration vers cet idéal qu'elle entrevoit tout rayonnant d'une céleste splendeur. C'est la seconde loi de l'art.

Cette aspiration est triple et une à la fois, comme

l'âme humaine une dans sa substance est triple dans ses facultés. Quand donc l'âme prenant ses ailes, laisse là le corps et les sens pour contempler de plus près les régions sublimes de l'idéal, ou quand, s'enfermant dans le règne mystérieux de la nature visible, elle force les créatures à lui dévoiler le symbole que Dieu a mis au fond de leurs entrailles, elle cherche à satisfaire ce triple besoin du Vrai, du Bon et du Beau qui fait le glorieux tourment de sa nature privilégiée.

Quand l'inspiration est venue montrer au génie cet idéal qu'il doit reproduire dans ses œuvres ; lorsqu'il s'est élancé vers lui avec la vitesse puissante de l'aigle qui s'envole au séjour du soleil, et qu'à l'aide de la lumière céleste il est parvenu à le contempler de plus près et à mieux saisir tous ses traits, il faut encore qu'il les reproduise sous une forme sensible. Or, cette reproduction qui est une création véritable, puisqu'il s'agit de revêtir une idée d'une forme sensible et d'en faire un seul être vivant, cette création est un travail. Le travail est donc la troisième loi de l'art, comme la lutte est la troisième loi de la vie.

De fait, il n'y a pas eu d'œuvre sublime sans travail. Dieu même semble s'être imposé cette loi quand il a voulu créer l'homme son chef-d'œuvre. Car il délibère en lui-même, disant : Faisons l'homme à notre image. Et lui-même pétrit du limon de la terre le corps de l'homme et répand sur son visage un souffle de vie que trois mille ans plus tard David y contemplait encore dans ses poétiques ravissements. "*Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.*"

Sans doute, le travail ne peut suppléer ni l'inspiration d'en haut, ni les aspirations et ces sublimes contemplations du génie dans le ravissement de ses extases, mais il est nécessaire pour donner à l'idée sa forme et son rayonnement parfait. Ainsi le verre qui entoure une flamme ne peut éclairer par lui-même ; mais il permet à la lumière de rayonner davantage à nos yeux : plus le verre sera poli, plus la lumière jaillira pure et limpide. Ainsi le travail ne fait pas le diamant, mais en le taillant, il multiplie l'éclat de ses feux. Il en est de même pour l'art : plus sa forme sera parfaite, mieux elle laissera rayonner au dehors les splendeurs de la pensée.

Mais il est naturel que le travail soit moins pénible

sous le feu de l'inspiration. Quelquefois l'inspiration se fait sentir seule ; et l'on voit qu'alors l'expression n'a rien coûté, mais qu'elle est née dans une seule conception avec l'idée qui l'anime. L'expression est alors souvent la plus simple, comme dans les sublimes récits de Moïse, ou inachevée, comme si le poète laissait au silence le soin de compléter la parole. "*Dixitque Deus : Fiat lux. Et facta est lux.*" Ici c'est la simplicité de la parole qui en fait la sublimité. Ailleurs c'est le silence. "*Invenit passu sibi domum turten nidum sibi ubi ponat pulos suos. Altaria tua, Domine virtutum.*" Et l'âme ravie dans l'antour de son Dieu a perdu soudain le langage des sens. Mais le poète n'en est que plus sublime ; où le cœur tressaille à cette pensée que lui seul a reconnue et que les sens sont impuissants à rendre : il a rendu sa pensée présente à l'âme sans le secours des sens. Le poète est aussi plus vrai ; car l'amour aime mieu le silence que les paroles.

C'est un des traits caractéristiques du style de l'Écriture, que cette concision avare de mots et de détails, et ces silences sublimes plus expressifs que la parole. Les poètes sacrés ne s'amusaient pas à décrire amoureusement la lumière que le ciel leur envoie ; ils la font jaillir à nos yeux et ils se taisent. Le silence est la langue de l'extase comme celle de l'amour. Un homme ravi au-dessus des sens peut-il s'amuser à flatter l'oreille par des paroles harmonieuses et fleuries.

Ce qui explique ce caractère de la poésie biblique, c'est plus encore que le génie de la langue, l'inspiration céleste qui l'éclaire.

C'est encore ce qui fait la supériorité de l'Écriture sur toutes les œuvres de la poésie profane. Elle ne cherche pas à relever et embellir par la pompe et l'harmonie des paroles les idées qu'elle reçoit de Dieu. Elle n'a d'autre ambition que de répéter sur sa lyre fidèle les notes sublimes qui descendent du ciel. Elle accorde sa harpe aux sons des harpes de Dieu ; s'oubliant elle-même, elle ne pense qu'aux suaves harmonies qu'elle entend et aux sublimes visions qu'elle contemple. Toutefois, il ne faudrait pas croire que le génie de l'homme est étranger à ces sublimes créations. Sans doute, Dieu aurait bien pu inspirer à un enfant les odes sublimes d'Isaïe ou de David. Il

ne l'a pas voulu. Il a choisi pour publier ses oracles ce qu'il y a de plus grand sur la terre, le génie et la vertu, afin de nous montrer que ce qu'il y a de plus beau ici-bas est fait pour sa gloire.

A. DE ST RÉAL.

Le Couvent et l'Œuvre de Saint-Etienne à Jérusalem (1)

LE grand pèlerinage dirigé par les Pères de l'Assomption, avait amené, en 1882, plus de mille pèlerins en Palestine : parmi eux, un apôtre, le Père Mathieu Lecomte, des Frères Prêcheurs, était venu, au lendemain de la crise violente des expulsions qui chassa de France tant de bons français, apporter aux lieux saints l'hommage de sa piété et les espérances de son âme.

Dès les premiers jours, l'inspiration lui était venue d'établir en Terre-Sainte une maison qui renouât la chaîne des glorieuses traditions de l'Ordre de Saint-Dominique en Orient. Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Acre, Tripoli, Damas, n'avaient-ils pas eu autrefois des couvents de Frères Prêcheurs, et le corps du bienheureux Jourdain de Saxe, deuxième maître-général de l'Ordre, ne repose-t-il pas encore aujourd'hui à Saint-Jean d'Acre ?

Cette année même, on avait retrouvé, au Nord de Jérusalem, à quelques pas de la porte de Damas, une petite église, où l'on croyait retrouver l'emplacement de la lapidation de Saint Etienne, et le Père Mathieu Lecomte se sentait tout particulièrement attiré vers ce lieu sacré.

L'affaire était difficile, un bruit énorme se faisait autour du nouveau sanctuaire ; des offres considérables s'annonçaient ; les Abyssins, les Grecs, les Russes, les Bulgares, manœuvraient pour acquérir le terrain.

Mais il y avait à Jérusalem un homme habitué à l'O-

(1) Les éléments de ce travail sont empruntés à l'ouvrage publié en 1894 par le Rév. Père M. J. Lagrange, des Frères Prêcheurs, sous le titre "Saint Etienne et son sanctuaire à Jérusalem"—en vente à Paris chez Alphonse Picard et fils, éditeurs, 82 rue Bonaparte, au profit de la restauration du sanctuaire.

rient, qui, seul, peut-être, était en état de tout conduire, le Père Marie-Alphonse Ratisbonne, le converti miraculeux de Marie ; grâce à son intermédiaire et à l'appui généreux de quelques hommes dévoués, le terrain convoité fut enfin concédé en bonne forme, et cette première acquisition fut ensuite complétée par celle des ruines de la basilique élevée autrefois au saint martyr par l'impératrice Eudoxie.

Des fouilles faites par la suite, mirent au jour tout un système de constructions, des pavés en mosaïque, des inscriptions grecques, des hypogées funéraires, des ossements, des débris de toutes sortes, dont nous ne pouvons faire ici la description ni l'énumération : il en résultait manifestement que les Dominicains se trouvaient maintenant en possession des ruines de la basilique que l'impératrice Eudoxie avait fait élever autrefois à la gloire du saint diacre Etienne, proto-martyr.

Or, l'accord des monuments de la tradition chrétienne établit que l'église eudoxienne avait été élevée au lieu même de la lapidation ; c'est donc à la fois le sanctuaire et l'emplacement du martyre que les Dominicains venaient d'acquérir et de restituer à la piété catholique.

Les restes d'un petit oratoire élevé par les Croisés, à quelques pas des ruines de la grande basilique byzantine, y ont également été découverts.

Les preuves parurent suffisantes à la Sacrée Congrégation de la Propagande : celle-ci, en effet, doit veiller avec un soin jaloux à ce que, sous prétexte de découvertes, on ne propose pas à la dévotion des fidèles de sanctuaires nouveaux. Par un décret du 20 novembre 1882, elle enrichissait le sanctuaire d'indulgences, et un décret de la Congrégation des Rites, du 6 décembre 1887, y autorisait la messe votive quotidienne du premier martyr.

Nous sommes donc autorisés à croire, que c'est à cet endroit précis que le saint diacre fut traîné par la populace ameutée, renversé à reculons, selon la coutume, du haut d'une marche de rocher, et écrasé sous les pierres.

Là a été versé le sang généreux qui mérita et obtint la conversion de Paul, l'apôtre des nations, celui dont la prédication infatigable a changé la face du monde, et dont la doctrine, propagée de proche en proche, comme par une sorte de mouvement d'ondulation surnaturelle, est parve-

nue jusqu'à nos ancêtres, et s'est, par eux, transmise jusqu'à nous, pour être la vie éternelle de nos âmes.

Il est donc peu d'endroits au monde qui doivent nous être plus chers, de sanctuaires plus vénérables pour nous, " les Gentils de l'Occident " : sans le martyr de Saint Etienne, l'Eglise n'aurait pas eu St-Paul, et sans Saint Paul où serions-nous ?...

Ces restes et ces saints débris, une fois découverts, une œuvre s'imposait naturellement aux possesseurs de ce sol sacré, celui de la restauration de la basilique.

Le 10 décembre 1895, le Très Révérend Père Le Vigoureux, actuellement encore Prieur de Jérusalem, posait la première pierre de la nouvelle basilique, qui devait s'élever, avec le même plan et les mêmes proportions, sur les fondations de l'ancienne.

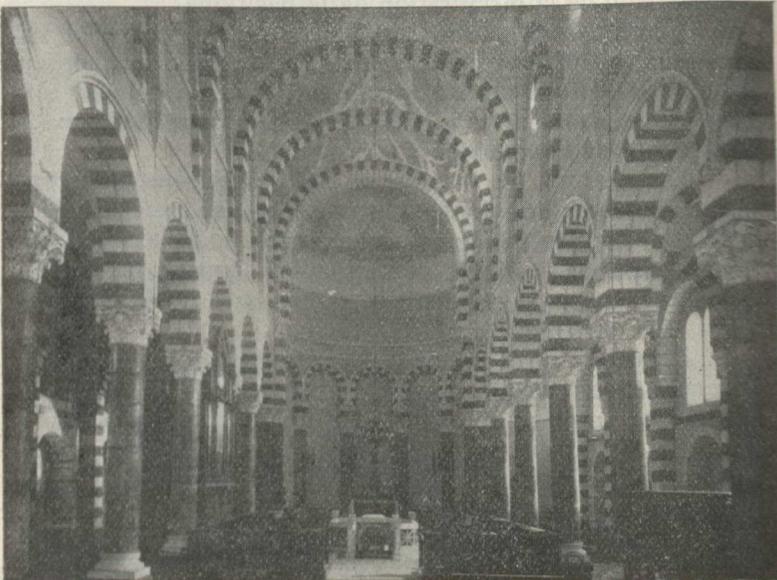
Depuis lors, les travaux se continuent sans interruption, alimentés principalement par la pieuse générosité des fidèles. Déjà la basilique est achevée à l'extérieur, l'atrium, sorte de vestibule voûté placé à l'entrée des basiliques anciennes, se reconstruit, et une aile du futur couvent est à peu près terminée.

Beaucoup reste pourtant encore à faire : la décoration intérieure n'a pas été encore entreprise et l'intérieur du temple ne présente guère aux regards qu'une majestueuse nudité : le couvent presque tout entier reste à bâtir, et les aumônes des fidèles ne risquent pas, de longtemps, de s'égarer sur une œuvre superflue.

La basilique ainsi restaurée, est de style romano-byzantin ; elle mesure 41 mètres de long sur 20 de large, elle a trois nefs, séparées par deux rangées parallèles de sept colonnes en pierre rouge de Palestine, surmontées de chapiteaux blancs finement sculptés, et supportant des cintres arrondis ; elle prend jour, sur les côtés, par des baies géminées ornées de vitraux coloriés et, pour la grande nef, par des sortes de rosaces pareillement nuancées ; au fond, les absides déploient leur courbe harmonieuse ; ça et là, on peut voir encore, encastrés dans le dallage, les restes, jalousement conservés, de la mosaïque primitive.

Devant le chœur, encadrée par les stalles des religieux, s'ouvre la *Confession* du saint martyr. On y trouve un autel orné au devant d'un panneau en mosaïque, représentant la lapidation, et auquel on descend par un escalier de

Les basiliques ont été, de tout temps, les lieux où se réunissent les hommes pour louer Dieu et chanter ses hauts faits. Elles ont été, par conséquent, les centres de la vie sociale, de la vie intellectuelle, de la vie artistique. Elles ont été, en outre, les lieux où se sont développés les arts de la sculpture, de la peinture, de l'architecture. Elles ont été, enfin, les lieux où se sont exercés les talents des écrivains, des philosophes, des hommes de lettres. Elles ont été, en un mot, les lieux où se sont exercés tous les talents de l'homme.



INTÉRIEUR DE LA BASILIQUE DE SAINT-ETIENNE

Les basiliques ont été, de tout temps, les lieux où se réunissent les hommes pour louer Dieu et chanter ses hauts faits. Elles ont été, par conséquent, les centres de la vie sociale, de la vie intellectuelle, de la vie artistique. Elles ont été, en outre, les lieux où se sont développés les arts de la sculpture, de la peinture, de l'architecture. Elles ont été, enfin, les lieux où se sont exercés les talents des écrivains, des philosophes, des hommes de lettres. Elles ont été, en un mot, les lieux où se sont exercés tous les talents de l'homme.

plusieurs marches ; cet autel se trouve donc à un niveau inférieur de quelques pieds à celui du sol de l'église. La Confession n'est point en forme de crypte, mais à ciel ouvert ; tout à l'entour règne une balustrade en pierre qui l'encadre et la protège ; au dessus de l'autel, dans une niche tapissée de rouge, et fermée par un treillis vitré, un magnifique reliquaire, contenant une vertèbre du saint, charme les regards par son fin travail et son élégant dessin.

Devant l'église se développera l'atrium voûté qui donne accès à la basilique : plus tard s'y élèvera une colonne monumentale, faite avec des tronçons trouvés parmi les ruines et qui supportera une statue du proto-martyr.

Telle qu'elle est, cette basilique occupe déjà une place importante dans le panorama de la ville sainte ; elle attire dès l'abord les regards par sa masse imposante et sa structure originale ; c'est un des monuments de la Jérusalem moderne, en même temps qu'un des plus beaux souvenirs de la Jérusalem antique.

A côté du temple, il y a l'œuvre, à côté du sanctuaire il y a l'école. La Palestine est le pays de la Bible : c'est dans cet humble coin de terre qu'est née, a grandi et mûri l'œuvre de Dieu avant que sa semence bienfaisante se soit répandue sur le monde : elle est encore, à présent, le théâtre matériel et le cadre naturel de l'histoire biblique et évangélique ; nulle contrée ne pouvait donc être mieux choisie pour y ériger une maison de hautes études bibliques, qui pût contribuer à développer la science catholique des Saints Livres et à regagner le terrain qu'une négligence indifférente, bien plus encore que les efforts des adversaires, avait fait perdre à l'église dans ce domaine.

C'est ce que l'Ordre de Saint Dominique a su comprendre et ce qu'il a eu, grâce à quelques hommes dévoués, l'énergie de vouloir.

A l'heure présente, " l'Ecole des hautes études bibliques " est organisée et fonctionne déjà depuis plusieurs années.

On y donne aux étudiants dominicains, et à toute personne du dehors qui veut suivre les cours, un enseignement complet, embrassant à la fois le programme des études théologiques de Saint Thomas que l'on suit dans tous les

couvents d'études de l'Ordre, et le programme d'études scripturaires, particulier au couvent de Saint Etienne.

Ce dernier comprend, chaque semaine, deux cours d'Exégèse et de topographie bibliques, un cours d'Introduction générale à l'Ancien Testament, et des cours variés de langues orientales, hébreu, arabe, égyptien, syriaque, assyrien, sans une teinte au moins desquels il est, comme on le voit, impossible, d'étudier sérieusement l'Ecriture Sainte.

De plus, un organe spécial trimestriel, "La Revue Biblique," dirigée dans un esprit essentiellement catholique et progressif, est publié par les Pères de Saint-Etienne; depuis plusieurs années déjà il paraît; il a réussi à forcer l'estime du monde savant et à s'imposer à l'attention de ceux-là même qui sont étrangers à la foi catholique.

Un local spécial a été aménagé pour le logement confortable des étrangers qui viennent à Jérusalem suivre les cours de l'Ecole (1).

Les avantages que présente le centre d'études ainsi organisé ont été compris et appréciés; l'Amérique, notons-le, y a été et y est actuellement représentée: un professeur de l'Université Laval de Québec, M. Jos Grandbois, en a été l'élève pendant deux ans, et en ce moment l'école compte parmi ses pensionnaires Monsignor Tanguay, du diocèse de Sherbrooke.

Voilà l'œuvre de Saint Etienne, ; il peut être utile qu'on la connaisse et qu'on l'apprécie au Canada: elle mérite encouragement et estime, car elle est avant tout une œuvre généreuse, et, dans toute la force du terme, "une bonne œuvre."

FR. L. VAN BECELAERE,

des fr. prêch.

Jérusalem, mai 1899.

(1) Nous n'avons pas à entrer dans les détails de cette organisation, nous nous contenterons de noter que dans les conditions qu'elle comporte, toute personne, laïque ou ecclésiastique, qui prend pension au couvent, n'a pas à dépenser plus de cinq francs (\$1.00) par jour: à ce prix, elle a en même temps le bénéfice de tous les cours spéciaux qui s'y donnent: de plus, moyennant examen canonique, on peut y prendre valablement ses grades théologiques.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE JUILLET

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

-
- 1 S. Stanislas, Evêque, Martyr, (11 mai,) Double.
 - 2 IV Dimanche P. O. T. Visitation de la B. V. M.,
Tout-Double. Indulg. plén. du Rosaire.
 - 3 Bx. Marc, , Conf. de N. Ordre, Double.
 - 4 Bse. Colombe, Vierge de N. Ordre, D. (20 mai.)
 - 5 S. Antoine Marie Zacca, Conf. Double.
 - 6 Octave des S. S. Apôtres Pierre et Paul. Solennelle.
 - 7 Bx. Benoit XI, Pape, Conf. de N. Ordre, Double.
 - 8 S. Servat, Evêque, Conf. (22 mai.)
 - 9 V Dim. P.O.T. S.S. Jean de Gorcum, de N.O. et ses
compag. mart. T.D., I. P. O. et du S. Nom.
 - 10 Bx. Louis-Marie, Conf. de N. Ordre (23 mai.)
 - 11 B.V.M. du titre : Secours des chrétiens T.D.(24 mai.)
 - 12 S. Jean Gualbert, Abbé, Double.
 - 13 Bx. Jacques de Voragine, Ev. Conf. de N. Ordre, D.
 - 14 S. Bonaventure, Ev. Conf. Docteur de l'Eglise, D.
 - 15 S. Henri, Conf. Double.
 - 16 VI Dim. P. O. T., Commémoration de B. V. M. du
Mont-Carmel. Tout Double (18 juillet.)
 - 17 Translation de N. P. S. Dominique, Tout Double.
 - 18 Bx. Ceslas, Conf. de N. Ordre, Double, (16 juillet.)
 - 19 S. Vincent-de-Paul, Conf. Double.
 - 20 Ste. Marguerite, Vierge, Martyre. Simple.
 - 21 S. Jérôme Emilien, Conf. Double.
 - 22 Ste. Marie-Madeleine, Protectrice de N. Ordre, T. D.
 - 23 VII Dim. P.O.T. Bse. Jeanne Urbevêt, V. N. O., D.
 - 24 S. Camille de Lellis, Conf. Double.
 - 25 S. Jacques, Apôtre, T. D.
 - 26 Ste. Anne, Mère de la B. V. Marie. T. D.
 - 27 Bx. Augustin de Bugel, Conf. de N. Ordre. Double.
 - 28 Bx. Antoine, ab. Eccl. Conf. de N. Ordre. Double.
 - 29 Ste. Marthe, Vierge. Double.
 - 30 Bx. Mannès, Conf. de N. Ordre. T. Double.
 - 31 S. Ignace, Conf. Double.
-

MOIS DE JUILLET.

PRÉDICATIONS DIVERSES.

- ST-HYACINTHE.—Réunion du T. O. le, 13 R. P. ROULEAU
“ Précieux Sang—Triduum et ouverture
du mois du Précieux Sang R. P. ROULEAU
“ “ le 2. R. P. LEBON
“ “ le 9 et le 13 R. P. BELIVEAU
“ “ le 17 R. P. DION
“ “ le 30 R. P. BOURQUE
“ “ le 31 R. P. MIVILLE
MONTREAL.—Retraite des PP. de Ste-Croix, du 9 au 15..... R. P. KNAPP
“ Sœurs de la Miséricorde, du 14 au 22..... R. P. GONTHIER
SHERBROOKE.—Sœurs de la Congrégation N.D., du 2 au 10... R. P. GILL
STE-ANNE.—Pèlerinage d'Ottawa, le 17 } R. P. KNAPP
“ “ de Ste-Elizabeth } R. P. LEBON
SOREL.—Sœurs de la Congrégation N. D., du 6 au 14 R. P. BÉCHET
“ Mont St-Bernard, du 2 au 7 R. P. BÉCHET
QUÉBEC.—Dominicaines, du 27 au 4 août R. P. BEAUDET
IBERVILLE.—Retraite des Frères, du 23 au 30 R. P. KNAPP
STE-MARIE DE MONNOIR.—Retraite aux ordinands, du 23 au 30.....
R. P.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

Mme Irénée Caron, L'Islet, Qué.
Mme Pierre Bernard, St-Judes, Qué.
M. Valzina Trudelle, Lewiston, Me.

Remerciments à St-Joseph, St-Antoine de Padoue et
les âmes du purgatoire, pour une faveur obtenue avec pro-
messe de la publier.

A. C. B.

Directeur,

LE PÈRE A. H. BEAUDET.

JOS. LEDUC,

FERBLANTIER, PLOMBIER

—ET—

Couvreur en Ardoise et en Metal.

Corniches, une spécialité.

136 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

J. E. LANOIX,

Chapelier et Manchonnier,

(SUCC. DE N. MARTEL)

179 rue Cascades, St-Hyacinthe

Assortiment complet de

LINGERIE

Pour Hommes et Jeunes Gens.

JOS. DUPONT,

Fabricant de Vins,

231 —RUE CASCADES,— 231

ST-HYACINTHE, Que.

Spécialités : Vins de Messe et de Table.

Approbation de nos Seigneurs
les Evêques.

L. A. BRETON,

—MARCHAND DE—

THÉ ET CAFÉ

AUSSI :

Vaisselle, Verreries, Ustensiles
de Cuisine.

☞ Prix spéciaux aux membres du
Clergé et aux Communautés.

Rue Cascades, - ST-HYACINTHE.

S. CARREAU,
NOTAIRE

AGENT D'ASSURANCE

Sur la vie : "Manufacturers'".

Sur le feu : "Liverpool & London
and Globe," "London &
Lancashire," "Ætna of
Hartford."

Bureau : 7 rue du Palais, St-Hyacinthe

L. P. MORIN

MANUFACTURIER DE

Portes, Chassis, Jalousies, Moulures, etc., Découpage, Tournage,
Embouvetage, Bois de Sciage et de Charpente, Bardeaux,
Lattes, Clapboards, etc. Séchoir à Vapeur
attaché à l'établissement.

Rue St-Antoine, ↙ ST-HYACINTHE.

EAU DE MELISSE DES CARMES

BOYER

Seul Successeur des Carmes

PARIS - 14 Rue de l'Abbaye - PARIS

SOVERAINE CONTRE LES MAUX D'ESTOMAC,

D'un Prompt secours contre l'Apoplexie, Evanouissement,
Malaises, etc.

Se méfier des Contrefaçons.

En vente dans toutes les Pharmacies.

TISSUS SPECIAUX

— POUR —

Communautés Religieuses

MÉRINOS, SAYS,

DRAP DE SÉDAN,

VOILES, TOILES, Etc.

Importation directe des Premières Manufactures Françaises.

Envoi d'Echantillons sur demande.

ROYER & ROUGIER FRERES,

MAISON PRINCIPALE :

No 9 Place des Voges,
PARIS.

SUCCURSALE :

No 55 Rue St Sulpice,
MONTREAL.

**Eastern
Townships
Bank**

Capital : \$1,500,000. Réserve \$835,000

Bureau Chef: Sherbrooke

R. W. Heneker, Prés. Wm Farwell, Gér.-gén.
S. F. Morey, Inspecteur.

BRANCHES :—Waterloo, Que, W. I. Briggs, gérant
Stanstead, Que, Sidney Stevens, gérant. Cowans-
ville, Que, J. Mackinnon, gérant. Coaticook, Que,
B. Austin, gérant. Richmond, Que, W. L. Ball, gér.
Granby, Que, W. H. Robinson, gérant. Bedford,
Que, E. W. Morgan, gérant. Huntingdon, Que, E.
N. Robinson, gérant. Magog, Que, E. P. Olivier, gér.

ST-HYACINTHE, Que., J. Laframboise, Gérant.

PHARMACIE ST-HYACINTHE

173 Rue Cascades,

En Face du Marche

ST-HYACINTHE.



Remèdes et Médicaments de toutes sortes, Français, Anglais et
Américains. Articles de toilette, Parfums, Eau Anti-Ephé-
lique, Crème de Beauté. Prescriptions et préparations
de tous genres, une spécialité.

J. N. E. BRODEUR, Prop.

A. BLONDIN & CIE,

PLOMBIERS SANITAIRES,

ST-HYACINTHE, P. Q.

Fournaises à l'Eau Chaude et à la Vapeur.
Gaz, Bains, Water-Closets, etc., etc,

SPÉCIALITÉS :



Églises, Presbytères et
Communautés Religieuses.

S. Bourgeois & Cie.,

Place du Marché, St-Hyacinthe.

ÉPICERIES, PROVISIONS, FERRONNERIES, QUINCAILLE-
RIES, VINS, LIQUEURS, PEINTURES, HUILES,
POÈLES, CHAUX, PLATRE, ETC.

RAYMOND & FRERE, MAGASIN * GENERAL

EN GROS ET EN DÉTAIL

— St-Hyacinthe.

Ferronneries de Tablettes, Fer en Barre, Acier à Ressorts et à Lisses, Essieux, Ressorts, Charbon, Bois pour voitures, Plâtre, Ciment, Fil de Fer à clôture, Vitres, Huiles, Vernis, etc., etc. Poêles à Fourneau et à Cuisine.

Epiceries, Vins et Liqueurs, stock complet.

SPECIALITÉS CHEZ.....

Z. PAQUET,

167-169-171 RUE ST-JOSEPH, ST-ROCH,
QUEBEC.

SAY noir, gros et fin.

SAY blanc crème.

ETOFFES pour voiles.

SOIERIES de toutes couleurs.

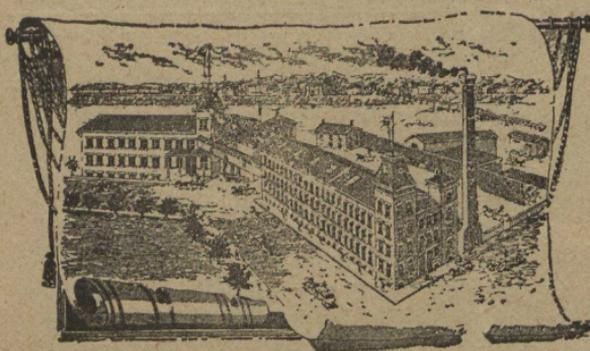
MERINOS blanc, crème et noir.

SERGE blanche, crème et noire.

BUNTING blanc, crème et noir.

CACHEMIRE blanc, crème et noir.

Prix spéciaux et assortiment général pour communautés.



J. A. & M. COTÉ

Successeurs de

Louis Coté & Frère,

MANUFACTURIERS

DE

Chaussures

EN GROS.

St-Hyacinthe, Que.

JOSEPH BRODEUR,

— MARCHAND DE —

Farines, Provisions, Marchandises Françaises, Américaines et
...ANGLAISES....

Agent : Farine Forte à Boulanger, provenant du Manitoba (Grenier de l'Univers).

“ pour la Farine à Pâtisseries Todd Milling Co., Galt, Ont., Lac des Chênes Milling Co., Hull.

228, 234, 242, 244, RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE.



ALBERT GAUTHIER,

Ornements d'Eglises, Bronzes et Chasubleries.

Statues de toutes descriptions, Chemins de Croix en bas-relief, en peinture à l'huile, en Chromos et Lithographies. Magnifique choix de Lampes de sanctuaire, Lustres, Chandeliers d'autel et Candélabres, etc,

1677 Rue Notre-Dame **MONTREAL.**

La Cie d'Approvisionnements Alimentaires

De Montreal, (LIMITÉE)

Importe directement des pays de production et tient toujours en stock un grand assortiment de VINS DE MESSE, HUILES D'OLIVES pour sanctuaires, CIERGES et CHANDELLES en cire, SOUCHES en cire décorée, VEILLEUSES, etc., etc.

FOURNITURES spéciales pour le Clergé et les Communautés Religieuses à des prix de gros d'importation.

Bureau et entrepôts de Douane :

242, 244, 246, RUE ST-PAUL, MONTRÉAL.

Envoi de la liste des prix sur demande.

Maison fondée en 1879.



Casavant Freres,

Facteurs d'Orgues

ST-HYACINTHE, P. Q.

*Orgues a Transmission,
Electrique Pneumatique ou
Tubulaire, Soufflerie Elec-
trique et Hydraulique.*



RÉFÉRENCES : Orgues de N.-D. de Montréal, (le plus grand du Canada), de la Cathédrale de Montréal, de la Cathédrale d'Ottawa, de la Cathédrale de St-Hyacinthe, de N.-D. de St-Hyacinthe, de Saint-Joseph d'Ottawa, du Sacré-Cœur d'Ottawa, de St-Anthoney's, Montreal, etc.

Orgues d'occasion à vendre à bonne composition.

GRANGER FRERES,

LIBRAIRES-PAPETIERS

Fournitures de Bureaux, Fabrique de Livres Blancs, Impressions, Reliure

1699 RUE NOTRE-DAME, 1699

Téléphone Bell 1183.
des Marchands 742.

MONTREAL, Que.

U. BEAUNOYER,

Peintre-Décorateur et Tapissier

MARCHAND DE

Peintures, Huiles, Vitres, Pinceaux, Matériaux d'Artistes, etc., etc., etc.,
en gros et en détail. Un assortiment de 10,000 pièces de Ta-
pisseries, dans les patrons les plus nouveaux, vient d'être
ajouté à ce commerce.

LES PRIX DÉFIENT TOUTE COMPÉTITION.

TEL. BELL 237.
B. P. 179,

95 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

PAQUET & GODBOUT,

ENTREPRENEURS
D'EGLISES,

Et manufacturiers de Portes, Chassis, Jalousies, Moulures de toutes sortes.
Découpage, Tournage, Plainage et Embouvetage.

SPECIALITE : Ameublements d'Eglises et de Maisons d'Education.

No. 17 à 31 Rue William, ST-HYACINTHE, P. Q.

HOMERE FAUTEUX, D. D. S.

CHIRURGIEN-DENDISTE,

195 RUE GIROUARD,
(En face de la Cathédrale)

ST-HYACINTHE, Que.

TÉLÉPHONE 40